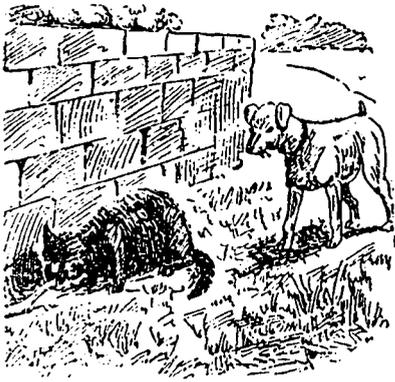
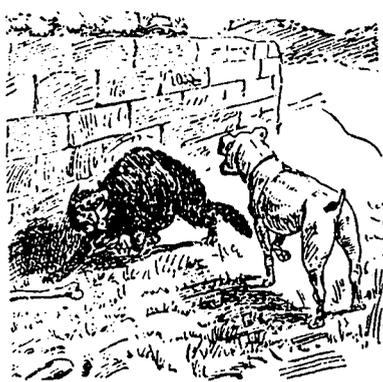


STRATEGIE



I
Carlo — Je parie dix poils de ma queue que cet os revient à bibi.



II
— Hum ! Ces griffes ne me disent rien de bon.



III
— Est-ce que je vais me risquer les yeux pour un os ?



IV
— Qui sait ? Peut-être que ce bout-là va l'embêter.

LE RAVIN DE LA MORT

LÉGENDE ARABE

A mon Ami Célestin Cabanel.

Le soleil venait de disparaître derrière la chaîne de l'Aurès. Alanguis par un voyage de quatre heures sous une température étouffante, nous avions lâché les rênes sur le cou de nos montures et nous nous sentions lentement gagner par le délicieux bien-être que procurent au corps les approches de la nuit.

J'étais en compagnie de mon vieil ami Kaban el Slestin, cheik des Chaouai.

Soudain nos chevaux s'arrêtèrent ; ce sentier était coupé par un grand fossé large et profond ; une particularité me frappa ; cette fissure était traversée obliquement dans sa plus grande largeur par une bando de roc très mince en haut, piste assez large pour permettre d'y poser les deux pieds et qui allait en s'élargissant jusqu'au fond du précipice qu'elle séparait ainsi en deux.

Je ne pus retenir mon étonnement :

— C'est le *Ravin de la mort*, me dit mon compagnon de route, et cela me rappelle de bien tristes souvenirs.

— Ah ! dis-je intrigué, conte-moi cela, vieux Kaban.

— Je veux bien, me dit-il ; aussi bien nous sommes presque retournés nous là, sur les lieux mêmes... et, à bas de son cheval il alla s'installer sur un petit tertre à quelques pas seulement du bord du ravin. Je le suivis.

C'est une histoire terrible, me dit-il, dans laquelle le faux se mêle à la réalité, réalité poignante puisque les deux plus grandes tribus de ce temps les Sellaoua et les Telarma sont encore en guerre.

C'était quelques années avant la conquête. L'Emir des Sellaoua avait une fille qui s'appelait Meriem ; elle avait à peu près quinze ans ; on la disait belle, bien que personne n'eût jamais vu que ses yeux qui brillaient comme l'étoile que tu vois seule, là-bas dans le ciel ; un voile impénétrable cachait toujours ses traits lorsqu'elle sortait avec ses femmes.

Sa mère était morte et le père conservait cette perle chez lui, à l'abri de tout regard, surveillant tous ses gestes, la gardant enfin mieux que ne l'aurait fait le mari le plus jaloux. Ses compagnes étaient ses gardiennes et la pauvre enfant se mourait lentement dans son palais somptueux malgré les distractions que son père cherchait à lui procurer, s'étiolant comme une fleur à laquelle manquerait la lumière : un mal inconnu la minait, mal que rien de précis ne caractérisait ; seule, une tristesse profonde était toujours peinte sur les traits de la jeune fille.

L'Emir avait consulté tous les tebibs du pays ; tous s'étaient déclarés impuissants et le grand marabout Mohamed qu'il avait fait venir à grands frais n'avait pas voulu tenter de la sauver.

Pour dégager sa responsabilité, il avait conseillé au vieux chef de faire venir la fée Haouria qui vivait, retirée dans les forêts là, à gauche, parmi les bêtes fauves qui ne lui avaient jamais



V
— Ça marche comme un charme.



VI
— Au revoir, Minette. Au plaisir de nous revoir.

fait de mal ; on l'entendait se lamenter toutes les nuits, surtout lorsque s'élevaient les rauques accents de la panthère ou le rugissement du lion.

Les vieux de la tribu disaient qu'ils l'avaient connue autrefois, jeune fille, mais que depuis, elle avait mangé de la cervelle d'hyène qui a, comme tu sais, le pouvoir de rendre fou.

Les autres la prenaient sérieusement pour une fée et mettaient sur le compte de ses enchantements tout ce qui leur arrivait d'heureux ; la vérité c'est qu'on s'était souvent servi d'elle dans les cas difficiles et que ses conseils avaient toujours été excellents.

L'Emir l'appela donc. Pendant huit nuits consécutives, de grands feux devaient être allumés sur la montagne et des chants devaient se faire entendre ; c'était le cérémonial exigé pour faire paraître Haouria.

Le huitième soir, elle arriva et se fit conduire chez Meriem ; elle s'enferma seule avec elle et l'observa pendant quelques jours, enfin elle l'interrogea, lui parla des grands bois dans lesquels vivent les fauves, du soleil, des luttes, de la guerre et des beaux jeunes gens qui revenaient couverts de gloire et de butin.

A cette énumération, son œil brilla. Haouria était fixée et se déclara prête à donner sa réponse.

L'Emir ayant assemblé ses lieutenants.

— Parle, dit-il, je t'écoute.

— Grand chef, dit-elle, la servante d'Allah te fait savoir que ta fille est atteinte d'un mal qu'aucun remède ordinaire ne peut guérir. Tu donneras, ici même, une grande fête à laquelle tu inviteras tous les guerriers tes amis, que ta fille présidera ; tu iras faire tes invitations en grande pompe chez tes voisins et Meriem t'accompagnera, montée sur le plus beau mehari et le visage découvert ; tu l'offriras comme femme au plus brave et au plus fort ; elle désignera l'éprouve. — Après la fête tu sauras si elle doit vivre ou mourir.

Ayant ainsi parlé la fée s'enfuit et avant qu'on ait cherché à la retenir, elle avait regagné la forêt.

Le vieux chef n'hésita pas et les préparatifs s'achevèrent pendant qu'il partait, accompagné de sa fille, inviter tous les chefs voisins ainsi que la fée l'avait ordonné.

Tous l'accueillirent avec des démonstrations de sympathie et promirent de se trouver présents le jour de la fête. Le chérif des Telarma seul,

pria l'Emir de vouloir bien l'excuser ; il était vieux et perclus et ne pourrait qu'attrister les réjouissances par sa présence ; mais son fils, Kaddour, le remplacerait avantageusement.

Le jeune Kaddour, présent à l'entretien promit en effet son concours.

C'était en effet un grand jeune homme brun, très fort, superbe quand il faisait caracolier son cheval, rapide comme le vent du désert. Il n'avait pas son pareil pour abattre à la course une antilope ou même un ennemi plus dangereux, et déjà les vieux auxiliaires de son père le regardaient comme leur maître, mettant en lui toute leur confiance.

Il était resté émerveillé par la beauté de Meriem, subitement subjugué, ne pouvant détacher son regard de la jeune fille ; celle-ci avait également admiré le beau cavalier et demeurait étrangère à ce qui se passait autour d'elle ; ses longs cheveux retombaient sur ses épaules en une cascade d'ébène, de laquelle quelques mèches folles s'échappaient, frissonnant sous la brise ; la pâleur mate de son visage ajoutait un charme de plus à sa beauté. Longtemps après le départ, elle se retourna sur sa selle pour apercevoir dans le lointain, le burnous bleu de Kaddour demeuré comme planté à la place où il avait quitté la jeune fille.

Enfin, le grand jour arriva ; toutes les tribus étaient rassemblées dans la plaine, en bas, et on choisit ce plateau pour les exercices.

Ce furent d'abord des courses d'adresse, des courses à pied, à cheval dans tous les sens ; puis vinrent les fantaisias, les danses et la Rabba. Meriem admirait tout. Toujours Kaddour s'était fait remarquer comme le plus vaillant, le plus fort et le plus adroit. Cependant elle désirait l'éprouver dans les effets de la guerre, aussi demanda-t-elle quels étaient les braves qui désiraient se battre pour elle.

Tous les jeunes gens se présentèrent, on régla vite les conditions de combat ; les armes étaient défendues et retirées, le reste était permis.

Kaddour descend de son cheval, s'approche de la belle, s'incline en portant la main droite à son cœur et lui offre d'être son champion, elle accepte. Lui, monte en selle en poussant des cris de joie et offre de se battre contre tout venant.

Un ennemi se présente ; il est jeune et fort, le choc est terrible ; les adversaires se saisissent et cherchent à se désarçonner ; ils échouent et reviennent plus furieux à la charge ; les chevaux soufflent, ils semblent deviner l'ardeur qui anime leur maître et se précipitent à chaque fois plus vigoureusement l'un vers l'autre ; enfin Kaddour saisit son adversaire par la ceinture et le soulève, celui-ci perd les étriers et roule évanoui sur le sol. Un autre lui succède, il a le même sort et ainsi plus de vingt hommes cédant sous l'effort de Kaddour. Meriem rayonne ; elle rit, bat des mains et témoigne de sa joie en poussant de petits cris étouffés. Mais il est temps d'arrêter le combat ; les vaincus reviennent maintenant et demandent qu'on les autorise à se servir de leurs armes, l'Emir refuse ; Kaddour ne pourrait sou-